



La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **G. DEHERME**



SOMMAIRE :

- G. DEHERME *Auguste Comte et son œuvre. Le Positivisme (suite).*
- PAR TOUS. *Revue des Opinions, des Faits et des Idées.*
- G. DEHERME *Les Livres qui font penser.*

Le Numéro : **0 fr. 25**

PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

7, rue Cornelle, 7

LA
Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

ABONNEMENT : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

*Adresser toutes les communications concernant
la Rédaction et l'Administration à*

M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)

A NOS ABONNÉS

— — — — —
Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est terminé sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de refuser au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.

Etranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. — PARIS

LE COURRIER DE LA PRESSE

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Directeur : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour



La Coopération des idées

Auguste Comte et son œuvre

LE POSITIVISME

(Suite ¹.)

IV

L'HOMME

Disciples incomplets, les intellectuels ont présenté un positivisme à leur mesure de petits bourgeois : froid, sec, incolore, utilitaire, matérialiste, — sans âme...

Il faut qu'on le sache enfin. La doctrine qui incorpore tout le passé dans le présent pour préparer dignement l'avenir n'est pas un système étriqué de savantasses. Elle est humaine, elle est vivante, elle est largement ouverte à tous ceux qui ont encore assez de santé morale et mentale pour savoir se subordonner à ce qui est plus qu'eux-mêmes. Son prodigieux constructeur n'était pas seulement un génie par l'intelligence, mais un héros par la volonté et un saint par le

(1) Voir n° 25.

cœur. Il comprenait toute la nature humaine, dont il était une magnifique quintessence, et il n'a rien omis pour l'exalter dans toutes ses nobles dispositions.

M. Gaston Deschamps a écrit :

Le défaut principal de la religion comtiste, c'est une certaine indifférence en matière d'esthétique, de poésie et d'art. Je regrette de ne point voir, chez les positivistes, un plus vif souci de style. Leur illustre chef, Auguste Comte, avait une telle confiance dans la vertu de ses doctrines, qu'il les dépouilla systématiquement de toutes les grâces du langage. Lui et ses disciples affectèrent une façon d'écrire qui écarta de leurs ouvrages bon nombre d'intelligences bienveillantes et rebutées. Il y a quelque chose de janséniste dans l'appareil volontairement massif et terne où ils maçonnèrent leurs démonstrations.

Sans doute, Auguste Comte n'écrivait point comme un normalien. Mais est-ce bien là l'unique critère, ainsi que les normaliens aiment à le laisser entendre?

Le style d'Auguste Comte est approprié à son sujet, et spontanément. Dans chaque phrase il y a de la substance, et elle en contient tout ce qu'elle peut contenir. C'est par là seulement qu'il est obscur au lecteur peu attentif. En réalité, il est toujours d'une splendide clarté, pour tous. Chaque mot est pensé et donne à penser. Aucun n'est à retrancher. Nul n'est à ajouter. N'est-ce point tout l'art d'écrire? Art difficile, certes, et qui n'est point à la portée des scribomanes. Il y a tels aphorismes de Comte qui valent en beauté émouvante les plus beaux vers des plus grands poètes. La pensée a sa beauté, et elle est plus certaine, plus haute, plus pure, plus durable que la sonorité plus ou moins harmonieuse des syllabes ou la perversité maladroite des ironies faciles. Maurice

Barrès, qui est un juge auquel on s'en peut référer, considère Auguste Comte comme un maître écrivain.

Comment a-t-on pu croire indifférent aux formes celui qui n'était indifférent à rien de ce qui est humain, de ce qui peut purifier, ennoblir l'homme et accroître sa joie sociale ?

Dans la bibliothèque positiviste, qu'il compose de 150 volumes, il recommande 30 volumes de poètes. A son disciple Célestin de Blignères, il écrit : « Apprenez l'italien en lisant Dante, Arioste et Manzoni puis l'espagnol en lisant de même Calderon et Cervantès : laissez dormir vos langues du Nord pendant quelques années. Mais habituez-vous surtout à ne jamais lire que des chefs-d'œuvre, que vous vous rendrez familiers par un recours périodique : si vous lisiez des médiocrités, votre initiation esthétique avorterait. Comme transition aux lectures morales, je vous recommande la pratique journalière de *l'Imitation*, dans l'original et dans Corneille. Voyez-y un admirable poème sur la nature humaine, et lisez-le en vous proposant de remplacer Dieu par l'Humanité. Cela deviendra une force féconde de nobles jouissances et d'intimes améliorations. »

Nonobstant la sottise courante, il est certain qu'Auguste Comte a eu toujours le souci de la forme de ses ouvrages. Ses « négligences », qui sont parfois des trouvailles, ne sont pas « systématiques », mais nécessitées par la préoccupation d'achever une œuvre colossale qui représente l'accomplissement de deux « carrières ». Malgré sa précocité, une rigoureuse méthode, un travail acharné, il n'aurait pu y suffire s'il s'était astreint à récrire les manuscrits ou à les corriger. Mais dès qu'il a été moins pressé, au fur et à mesure que le superbe monument de sa pensée

et de son cœur s'édifiait, il a apporté plus de soin à sa rédaction. Dans la préface du quatrième volume de la *Politique*, il écrit : « Le besoin d'accélération ayant cessé, je m'efforçai, dès le début du présent traité, d'en mieux soigner la rédaction, tout en persistant à me dispenser de rien récrire. Les juges les plus difficiles ont été jusqu'ici satisfaits de l'efficacité croissante d'une telle sollicitude, et j'espère que le volume final confirmera cette appréciation. En se bornant à développer les pensées d'autrui, les littérateurs peuvent concentrer leurs facultés sur le perfectionnement de la diction. Cet exercice les dispose à juger trop sévèrement ceux qui, forcés d'élaborer des conceptions nouvelles avec un langage ancien, ne sauraient guère éviter une rédaction peu satisfaisante, où l'on flotte entre la diffusion et la confusion. Quand une méditation plus profonde, qui ne peut s'accomplir que d'après la manifestation primitive, a lié les créations spéciales aux germes universels représentés dans la langue, cette imperfection cesse spontanément, outre que le public est mieux initié. »

Voici les prescriptions qu'il s'impose pour les dernières parties de la *Politique* : « Afin d'éviter les phrases trop longues, je n'ai jamais permis qu'aucune excédât deux lignes manuscrites, ou cinq imprimées. L'œil et l'esprit ont obtenu des haltes convenables, en restreignant à sept phrases la plus grande extension de mes alinéas, qui ne sont pas seulement typographiques. Sans que la prose doive aspirer à la perfection musicale de la poésie, je me suis efforcé de l'en rapprocher en m'interdisant tout hiatus, même entre deux phrases et deux alinéas. J'ai d'ailleurs évité de reproduire un mot quelconque, non seulement envers chaque phrase, mais pour deux phrases consécutives,

même en changeant d'alinéa ; sauf quant aux monosyllabes auxiliaires.

« En pratiquant ces obligations volontaires, j'ai toujours senti combien il importe d'appliquer partout la règle de Descartes sur la scrupuleuse observance des institutions artificielles, qu'il assimile justement aux lois naturelles, quelque indifférentes qu'elles semblent d'abord. Cette discipline, non moins salutaire à l'esprit qu'au cœur, repose sur une vraie connaissance de la constitution humaine, où le perfectionnement dépend surtout de la soumission. Son efficacité littéraire se trouve pleinement vérifiée d'après la supériorité du style poétique, plus entravé que la diction vulgaire. Quand l'habitude m'a suffisamment facilité ce nouveau joug, il est devenu la source continue d'améliorations imprévues, non seulement envers le discours mais même pour la pensée. Les imperfections littéraires étant les mieux appréciables et les plus modifiables, leur rectification surmonte davantage l'inertie spontanée de notre intelligence, nous sommes ainsi poussés à perfectionner la conception en revenant sur l'expression. »

Poursuivant cette systématisation, il annonce même la fondation « d'une sorte d'algèbre universelle, propre à faciliter autant la pensée, envers un domaine quelconque, que le permet l'algèbre actuelle quant aux méditations sur la quantité ». Ce nouvel algorithme, qui sera « l'écriture de la sociocratie », condensera l'écriture alphabétique comme l'ancien condensa l'écriture hiéroglyphique. Dans la *Synthèse subjective*, un an avant sa mort, il exposa ce système de composition.

Comme son écriture, mieux encore, l'effort continu de sa pensée, sa méthode décèlent l'homme.

J'ai rappelé comment il eut trois crises cérébrales, après l'élaboration de l'ensemble de sa Philosophie, de sa Sociologie et de sa Politique, c'est-à-dire après chaque contention intense et prolongée excessive. Il avait accoutumé de dire que les grandes découvertes de la pensée exigent une telle concentration de toutes les facultés mentales, un effort aussi héroïque.

Ce qui est non moins admirable, c'est cette continuité, sans exemple peut-être, dans la même ligne voulue, vers le même but entrevu, depuis l'adolescence jusqu'au dernier souffle, et qui fera toujours penser aux belles paroles d'Alfred de Vigny. « Qu'est-ce qu'une grande vie ? Une pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr. »

Pierre Laffitte l'a noté judicieusement :

On peut remarquer une marche constante dans toutes les constructions mentales d'Auguste Comte. Il pose d'abord un germe, quelquefois un germe très développé ; puis il le développe ensuite graduellement, d'année en année, et souvent à de bien longs intervalles, avec une persévérance inflexible. L'on constate ainsi la solidité et la sécurité de son esprit dans ses premières vues, en même temps que la fermeté à en poursuivre les conséquences. On a ainsi le spectacle de ce rare concours de la plus haute intelligence avec un caractère inébranlable, concours qui donne un caractère propre aux constructions de ce grand génie.

Sa sensibilité n'en fut pas émoussée. Plus il donnait de soi à l'humanité, plus il l'aimait. Sa devise : « Vivre pour autrui », il nous a montré comment on la doit entendre pour s'en inspirer.

M. Hector Denis, un élève de Littré pourtant, s'est laissé aller à écrire :

A l'humanité, il y pensait perpétuellement, même à

travers les plus arides parties de *la Philosophie positive*, et le plus douloureux sentiment qu'il ait exprimé vingt ans après dans sa correspondance, c'est qu'on eût pu douter de la tendresse de son cœur. Dans un passage vraiment sublime, il rappelle qu'un lecteur n'avait pu retenir ses larmes à la lecture d'une page de *la Philosophie positive*, où Comte retraçait la perspective qu'il rêvait pour la grandeur de l'homme, et il ajoute qu'à la vérité, ce passage, il l'avait écrit tout en larmes lui-même.

Mais pour bien apprécier son cœur, il faut lire les pages émues qu'il a consacrées, dans la préface de *la Politique*, à ses « trois anges gardiens » : sa mère, Rosalie Boyer; son amie, Clotilde de Vaux; sa gouvernante, Sophie Bliot :

« Ma noble et tendre mère, que j'ai perdue depuis quatorze ans, fut réellement la première source de toutes mes qualités essentielles, non seulement du cœur, mais aussi de caractère, et même d'esprit. Néanmoins, j'avoue humblement ici que je ne l'ai jamais autant aimée que l'exigeaient ses vertus et ses malheurs. Cette insuffisante tendresse ne lui fut pas même assez témoignée, d'après la mauvaise honte de paraître trop sensible qu'inspire l'éducation actuelle. Or, le culte de ma sainte compagne a seul ranimé celui de ma digne mère. La vénérable image de Rosalie Boyer s'est de plus en plus combinée avec l'aimable présence de Clotilde de Vaux. D'abord dans ma visite hebdomadaire à la tombe chérie, et ensuite pendant mes prières quotidiennes. Ces deux anges si concordants, qui présidèrent aux deux phases extrêmes de mon initiation morale, seront, j'espère, à jamais réunis par la reconnaissance de l'humanité envers l'ensemble de mes services. Leur commune adoration indique l'heureuse tendance de mon culte

principal à se répandre naturellement sur tous les êtres dignes d'une telle adjonction. Je ne pouvais puiser ailleurs cette tardive compensation de mes torts filiaux, ni la force de les avouer publiquement.

« Cette double garde subjective se trouva complétée par la sainte influence objective que mon cœur reçoit journellement de l'éminente prolétaire qui daigna se vouer à mon service matériel sans soupçonner qu'elle m'offrirait aussi un admirable type moral. Son heureuse impuissance de lire fait mieux ressortir, non seulement sa supériorité affective, mais encore la rectitude et la pénétration de son esprit, qui a spontanément utilisé toutes les leçons d'une sage expérience féminine. Une telle providence ranime, à son insu, l'impulsion morale de mes deux autres anges, par le doux spectacle permanent de notre état normal, l'activité et l'intelligence librement subordonnées au sentiment. Si l'adoption légale était moins entravée, dix années d'une appréciation décisive me permettraient aujourd'hui de proclamer Sophie Bliot comme la fille de mon choix. Quoique cette satisfaction me soit interdite, tous les bons esprits unis à des cœurs honnêtes m'en accorderont l'équivalent moral, et la postérité sanctionnera ma juste reconnaissance. Celle que ma sainte compagne chérissait comme une excellente sœur aurait aussi gagné le cœur de ma pieuse mère. Le vertueux ensemble de ces trois admirables types féminins m'excite spécialement à cultiver chacun des trois instincts sympathiques, l'attachement entre les égaux, la vénération pour les supérieurs et la bonté envers les inférieurs. Mes affections journalières confirment ainsi l'intime réalité de ma conception générale du véritable état social, où l'ordre normal résultera surtout d'une double combinaison

des philosophes avec les femmes et avec les prolétaires. »

Comme le catholicisme, le positivisme s'ouvre à tous ceux qui ont des besoins de sentiment. Auguste Comte nous le dit dans le *Catéchisme positiviste* : « Quelque lointain que soit, hélas ! l'imposant souvenir du parfait catholicisme qui domina ma noble et tendre mère, il m'en poussera toujours à faire prévaloir, mieux que dans ma jeunesse, la culture continue du sentiment sur celle de l'intelligence et même de l'activité. »

Ainsi, le positivisme, qui est une religion, ne saurait être anti-religieux, — même à l'égard des formes théologiques de la religion.

Dans son *Cours*, Auguste Comte avait dit déjà : « Pour quiconque a approfondi l'étude de l'humanité, l'amour universel tel que l'a conçu le catholicisme importe encore plus que l'intelligence elle-même, dans l'économie de notre existence individuelle ou sociale, parce que l'amour utilise au profit de chacun et de tous jusqu'aux moindres facultés mentales, tandis que l'égoïsme dénature ou paralyse les plus éminentes dispositions. »

Ce que le Maître a toujours méprisé justement, ce sont « les sectes indisciplinables qui, sous les vagues dénominations de déiste, panthéiste, et même athée, ne s'accordent, en maintenant la synthèse absolue, qu'à la priver de toutes ses garanties mentales et morales. Quand ces fois sans culte deviennent assez intenses pour éviter l'état purement négatif, elles restent autant impropres à rallier qu'à régler, et n'aboutissent qu'à consacrer l'individualisme complet. Plus hostiles que toutes les autres à la religion positive, ces âmes heureusement exceptionnelles, as-

pirent à la plus profonde rétrogradation, en rêvant la confusion, théocratique ou pédantocratique, des deux pouvoirs provisoirement séparés au moyen âge ».

On sait que, par l'intermédiaire de son disciple et ami, Alfred Sabatier, Auguste Comte adressa un appel au général des Jésuites pour « que tous ceux qui ont une croyance se réunissent contre ceux qui n'en ont pas ». A Rome, on le prit pour l'économiste Charles Comte, et on négligea de lui répondre. Ce fut fâcheux, autant pour l'Église qui y perdit un allié précieux que pour le positivisme qui se fût précisé mieux par une telle alliance et dont l'action organique eût été plus tôt efficace. Mais ce qui échoua alors se peut reprendre aujourd'hui. Et c'est le devoir des vrais positivistes comme des catholiques clairvoyants de s'y employer.

Bien après sa généreuse tentative, dans son *Appel aux Conservateurs*, Auguste Comte, faisant allusion à « la noble ligue que les positivistes doivent organiser entre tous les théologistes dignement pénétrés du besoin de reconstruire la discipline spirituelle », disait encore : « Toute âme qui sent l'urgence de faire habituellement prévaloir la morale sur la politique, et de subordonner l'activité matérielle à la culture sympathique, peut, quelle que soit sa croyance, concourir à la reconstruction religieuse. Il lui suffit de placer le but au-dessus des moyens pour apprécier la puissance et la dignité de l'impulsion émanée du positivisme vers la religion universelle, au milieu d'une incomparable anarchie. Vu l'irrévocable dispersion des croyances surnaturelles, aucune secte ne peut désormais rallier les autres, et cet isolement annule les principaux efforts respectivement tentés contre les tendances irréligieuses. On ne saurait instituer la

convergence des forces spirituelles que d'après la seule foi qui puisse accueillir chacune des synthèses provisoires comme affluent spontané de la religion universelle. »

V

POUR LES FEMMES ET LES PROLÉTAIRES.

Par son culte pour Clotilde de Vaux, par ses touchantes invocations à ses trois anges gardiens, nous savons de quelle protection, de quel respect, de quel amour Auguste Comte veut entourer la femme. Le *Catéchisme positiviste* est destiné aux gouvernés : aux femmes et aux prolétaires, mais plus particulièrement aux femmes. On y peut lire : « Les femmes seules, surtout illettrées, peuvent assez comprendre la prépondérance que mérite la culture habituelle du cœur, tant comprimée par la grossière activité, théorique et pratique, qui domine l'Occident moderne. C'est uniquement dans ce sanctuaire qu'on peut aujourd'hui trouver la digne soumission d'esprit qu'exige une régénération systématique. Pendant les quatre dernières années (1), un déplorable exercice du suffrage universel a profondément vicié la raison populaire, jusqu'alors préservée des sophismes constitutionnels et des complots parlementaires, concentrés chez les riches et les lettrés. Développant un aveugle orgueil, nos prolétaires se sont crus ainsi dispensés de toute étude sérieuse pour décider les plus hautes questions sociales... Je ne vois partout que les femmes, qui, d'après leur salutaire exclusion poli-

(1) 1848 à 1852.

tique, puissent m'offrir un point d'appui suffisant pour faire librement prévaloir les principes d'après lesquels les prolétaires deviendront enfin capables de bien placer leur confiance théorique et pratique. »

Ce n'est pas qu'Auguste Comte ait jamais désespéré du prolétariat. Celui qu'on a fait passer pour un dur théoricien du bourgeoisisme exploiteur et tyrannique ne songeait qu'à incorporer définitivement à la société ce prolétariat qui, depuis la soi-disant Renaissance et surtout depuis la Révolution, n'est que campé aux portes de la Cité, sans foyer et donc sans joie profonde, sans garantie, sans tradition et sans espoir...

Le positivisme sera toujours bien mieux compris par le cœur que par l'intelligence. C'est donc une doctrine pour le peuple. La persistante et monstrueuse incompréhension de Littré et de la plupart des intellectuels en est la meilleure preuve.

Auguste Comte jugeait l'Université « une institution abrutissante et corruptrice ». Et il conseille aux positivistes d'organiser directement l'enseignement populaire supérieur, en leur rappelant que l'alliance d'une grande pensée et d'une grande force doit être la base nécessaire de la régénération sociale.

Il prêcha d'exemple. Il fit lui-même, malgré son formidable labeur constructif, des cours populaires. En proposant au président de l'*Association polytechnique* de faire un cours d'astronomie populaire, il écrivait, le 14 décembre 1830 :

« ... Quoiqu'un tel cours ne puisse être aux ouvriers d'un usage immédiat, son utilité n'est pas douteuse, puisqu'il a pour but de leur donner des notions justes et nettes sur un sujet qui, même involontairement, fixe l'attention de tous les hommes, et sur

lequel, par conséquent, à défaut d'idées saines, ils en ont nécessairement d'absurdes, qui exercent inévitablement une influence funeste sur le système général de leur intelligence. Quant à l'aptitude des ouvriers pour un enseignement de cette nature, je suis persuadé que, si l'on se dégage des préventions dérivées de nos habitudes sociales, on les trouverait réellement mieux disposés à concevoir nettement une telle exposition que les gens du monde qui n'ont pas fait les études préliminaires convenables, et auxquels cependant j'adresse tous les jours des cours ayant le même objet. Personne ne sent plus profondément que moi combien il importe de maintenir avec sévérité dans un système complet d'instruction la hiérarchie naturelle des sciences. Mais il ne saurait encore être en notre pouvoir d'organiser pour les ouvriers une série régulière d'études scientifiques ; et, jusque-là, je suis convaincu que nous devons essentiellement nous attacher à répandre parmi eux des notions positives, propres à éveiller dans leur esprit le goût et le besoin d'études rationnellement dirigées sur toutes les branches fondamentales de la philosophie naturelle. Le cours que j'offre de faire me paraît éminemment propre à une semblable destination... »

Auguste Comte voulait que, les prolétaires aient des clartés de tout, c'est-à-dire, en plus des connaissances spéciales à leurs métiers, des connaissances générales communes à tous. Il a établi dans la *Politique* que « la vraie théorie est toujours générale, comme la saine pratique reste constamment spéciale, puisque chacun doit tout concevoir essentiellement, sans que personne aspire à tout exécuter ».

Il ne s'agit point, on l'entend bien, d'encombrer la mémoire d'un amas de faits sans ordre et sans

lien. Il s'agit d'un véritable enseignement supérieur.

Est-ce possible ? Peut-on parler d'enseignement supérieur populaire ? Évidemment oui.

Tout ce qui manifeste le monde, l'humanité, la société est réductible à un nombre limité de lois dont beaucoup sont connues. C'est tout ce que l'homme a vraiment besoin de savoir. Ce sont donc ces lois générales qu'il faut enseigner surtout, — et ce sont les dogmes positivistes.

Cet enseignement se complétera par une forte culture du cœur. Des réunions intimes, corporatives, des fêtes sociales où l'on commémorera les grands hommes du calendrier positiviste développeront une féconde sociabilité.

Ici, le positivisme peut être plus large que le catholicisme, plus efficace que l'Église. A. Comte le fait remarquer dans son *Cours* : « L'obligation de damner Homère, Aristote, Archimède, etc., devait être certes bien douloureuse à tout philosophe catholique ; et, néanmoins, elle était strictement imposée par l'imparfaite nature du système : il n'y a que le positivisme qui puisse tout apprécier, sans cependant rien compromettre. »

Il y a soixante ans, l'ouvrier ignorait l'absinthe, l'alcoolisme n'était pas un danger public. Aussi Auguste Comte préférerait-il pour le peuple le cabaret aux Caisses d'épargne, car, disait-il, « on y va cultiver une sociabilité beaucoup plus recommandable que l'égoïste fréquentation des lieux de dépôt ». Il ajoutait, néanmoins : « En appelant dignement le peuple à la vie publique, le régime positif saura faire du club le meilleur correctif du cabaret. »

Il eût certainement approuvé le « salon de l'ouvrier » qu'avait voulu être l'Université populaire. Dans la

Politique, il écrit : « Les salons populaires deviennent donc les principaux laboratoires de l'opinion universelle, non seulement en vertu de leur nombre, mais surtout comme mieux aptes à contrôler une autorité qui n'émane pas du peuple, et dont pourtant le vicieux exercice retombe essentiellement sur lui. »

Auguste Comte avait réuni un groupe important de prolétaires, dont le plus éminent semble avoir été Fabien Magnin, qui avait toutes les qualités d'un « véritable homme d'État ». A l'Université populaire, j'ai constaté que le positivisme, surtout dans sa partie sentimentale et religieuse, est la doctrine qui a le mieux éveillé la sympathique attention des auditeurs non prévenus. Je reste persuadé que, s'il y avait une organisation apostolique sérieuse, les travailleurs se rallieraient en nombre à la religion positiviste. Et comme ce seraient nécessairement les plus intelligents et les plus dignes, leur influence organique ne tarderait point à devenir prépondérante dans les ateliers, les coopératives, les syndicats, — comme l'est déjà celle de Keufer dans la Fédération du Livre, le meilleur groupement syndical français.

Auguste Comte ne manque jamais d'y revenir, à tout propos : « Le positivisme, dit-il encore, ne peut obtenir de profondes adhésions collectives qu'au sein des classes qui, étrangères à toute vicieuse instruction de mots ou d'entités, et naturellement animées d'une active sociabilité, constituent désormais les meilleurs appuis du bon sens et de la morale. En un mot, nos prolétaires sont seuls susceptibles de devenir les auxiliaires décisifs des nouveaux philosophes. »

VI

SUR LES LETTRÉS ET LES BOURGEOIS.

Dans la *Politique*, Auguste Comte écrit : « Pour les grandes âmes, la prééminence temporelle ou spirituelle n'a jamais procuré de solide satisfaction que par un essor plus complet du sentiment social, d'après une meilleure participation au bien commun. Or le principal mérite de l'ordre final consistera à rendre habituellement accessible à tous cette heureuse liaison de la vie privée à la vie publique, en assurant au moindre citoyen une influence sociale, non pas impérative, mais consultative, toujours proportionnée à son zèle et à son mérite. »

Les plus grands pouvoirs impliquent les plus grands devoirs. C'est pourquoi le Maître fut toujours sévère pour ceux qui savent, ou croient savoir, et ceux qui peuvent.

Il condamne d'abord le faux savoir universitaire dont nos « peaux d'âne » sont si infatués. Quoique après lui, Taine n'a rien dit de plus fort là-dessus que ceci, par exemple, tiré du *Discours sur l'esprit positif* « Quant à leur défaut habituel de cette sorte de culture régulière que reçoivent aujourd'hui les classes lettrées, je ne crains pas de tomber dans une exagération philosophique en affirmant qu'il en résulte, pour les esprits populaires, un notable avantage, au lieu d'un inconvénient réel. Sans revenir ici sur une critique malheureusement trop facile, assez accomplie depuis longtemps et que l'expérience journalière confirme de plus en plus aux yeux de la plupart des hommes sensés, il serait difficile de concevoir mainte-

nant une préparation plus irrationnelle, et au fond, plus dangereuse, à la conduite ordinaire de la vie réelle, soit active, soit même spéculative, que celle qui résulte de cette instruction, d'abord de mots, puis d'entités, où se perdent encore tant de précieuses années de notre jeunesse. A la majeure partie de ceux qui la reçoivent, elle n'inspire guère désormais qu'un dégoût presque insurmontable de tout travail intellectuel pour le cours entier de leur carrière ; mais ses dangers deviennent beaucoup plus graves chez ceux qui s'y sont plus spécialement livrés. L'inaptitude à la vie réelle, le dédain des professions vulgaires, l'impuissance d'apprécier convenablement aucune conception positive, et l'antipathie qui en résulte bientôt, les disposent trop souvent aujourd'hui à seconder une stérile agitation métaphysique, que d'inquiètes prétentions personnelles, développées par cette désastreuse éducation, ne tardent pas à rendre politiquement perturbatrice, sous l'influence directe d'une vicieuse érudition historique, qui, en faisant prévaloir une fausse notion du type social propre à l'antiquité, empêche communément de comprendre la sociabilité moderne. En considérant que presque tous ceux qui, à divers égards, dirigent maintenant les affaires humaines y ont été ainsi préparés, on ne saurait être surpris de la honteuse ignorance qu'ils manifestent trop souvent sur les moindres sujets, même matériels, ni de leur fréquente disposition à négliger le fond pour la forme, en plaçant au-dessus de tout l'art de bien dire, quelque contradictoire ou pernicieuse qu'en devienne l'application, ni enfin de la tendance spéciale de nos classes lettrées à accueillir avidement toutes les aberrations qui surgissent journellement de notre anarchie mentale. »

Même quand le savoir et l'intelligence sont réels, Comte les subordonne toujours à l'activité et à l'affection. D'ailleurs, si le cœur est faible, l'esprit ne saurait être puissant. « Les imperfections du cœur, dit-il, troublent moins le caractère que l'esprit. L'activité, comme l'intelligence, ne se développe pleinement que sous les impulsions sympathiques, et jamais par des motifs personnels, quoique ceux-ci aient ordinairement l'initiative de ce double essor. » Et encore : « Dans toute existence normale, l'affection domine sans cesse la spéculation et l'action, quoique leur intervention lui soit indispensable pour subir et modifier les impressions extérieures. C'est donc là que doit être finalement rapporté chaque pas théorique ou pratique. Notre évolution consistant, au fond, à développer notre unité, il faut traiter comme avortés, ou regarder comme purement préparatoires, tous les progrès de l'intelligence et de l'activité qui n'influent point sur le sentiment, source exclusive d'une telle harmonie. »

Si le grand public ignore le positivisme, les personnes quelque peu instruites l'imaginent comme un grotesque fétichisme de la science, avec des mandarins à boutons multiformes pour prêtres omnipotents. C'est là une utopie d'intellectuel, d'un Renan, par exemple ; mais non la conception d'un génie aussi largement humain qu'Auguste Comte. Qu'on lise donc la *Politique*, notamment ceci :

« Au fond, les superbes aspirations de l'intelligence à la domination universelle, depuis que la grande unité théologique s'est irrévocablement rompue, n'ont jamais pu comporter aucune réalisation, et n'étaient susceptibles que d'une efficacité insurrectionnelle contre un régime devenu rétrograde. L'es-

prit n'est pas destiné à régner, mais à servir : quand il croit dominer, il rentre au service de la personnalité, au lieu de seconder la sociabilité, sans qu'il puisse nullement se dispenser d'assister une passion quelconque. En effet, le commandement réel exige, par-dessus tout, de la force, et la raison n'a jamais que de la lumière; il faut que l'impulsion lui vienne d'ailleurs. Les utopies métaphysiques, trop accueillies chez les savants modernes, sur la prétendue perfection d'une vie purement contemplative, ne constituent que d'orgueilleuses illusions, quand elles ne couvrent pas de coupables artifices. Quelque réelle que soit, sans doute, la satisfaction attachée à la seule découverte de la vérité, elle n'a jamais assez d'intensité pour diriger la conduite habituelle; l'impulsion d'une passion quelconque est même indispensable à notre chétive intelligence pour déterminer et soutenir presque tous ses efforts. Si cette inspiration émane d'une affection bienveillante, on la remarque comme étant à la fois plus rare et plus estimable; sa vulgarité empêche, au contraire, de la distinguer quand elle est due aux motifs personnels de gloire, d'ambition ou de cupidité : telle est, au fond, la seule différence ordinaire. Lors même que l'impulsion mentale résulterait, en effet, d'une sorte de passion exceptionnelle pour la pure vérité, sans aucun mélange d'orgueil ou de vanité, cet exercice idéal, dégagé de toute destination sociale, ne cesserait pas d'être profondément égoïste. J'aurai bientôt lieu d'indiquer comment le positivisme, encore plus sévère que le catholicisme, imprime nécessairement une énergique flétrissure sur un tel type métaphysique ou scientifique, dans lequel le vrai point de vue philosophique fait hautement reconnaître un coupable abus des facilités que la civi-

lisation procure, pour une tout autre fin, à l'existence contemplative...

« D'après l'interprétation positive du grand principe organique, l'esprit ne doit essentiellement traiter que les questions posées par le cœur pour la juste satisfaction finale de nos divers besoins. L'expérience a déjà trop démontré que, sans cette règle indispensable, l'esprit suivrait presque toujours sa pente involontaire vers les spéculations oiseuses ou chimériques, qui sont en même temps les plus nombreuses et les plus faciles. Mais, dans son élaboration quelconque de chaque sujet ainsi proposé, l'esprit doit rester seul juge, soit de la convenance des moyens, soit de la réalité des résultats. C'est uniquement à lui qu'il appartient d'apprécier ce qui est pour prévoir ce qui sera, et de découvrir les procédés d'amélioration. En un mot, l'esprit doit toujours être le ministre du cœur et jamais son esclave. Telles sont les conditions corrélatives de l'harmonie finale instituée par le principe positif. »

Ainsi donc, le vrai savant, le vrai philosophe, précisément parce qu'ils savent tout ce qu'il importe de savoir, seront sans présomption. Les réalités ne peuvent susciter que des sentiments réels. « Loin d'exciter un vain orgueil, l'initiation encyclopédique doit développer une profonde humilité, d'après le contraste permanent entre la difficulté des vrais problèmes et la faiblesse des moyens humains, en écartant les questions oiseuses, qui dissimulent l'insuffisance. Bornant l'élaboration analytique à préparer la construction synthétique, elle subordonne la spéculation à l'action en vue de l'affection, dont elle consolide l'empire en systématisant la soumission, d'abord forcée puis volontaire. »

Si je multiplie les citations, c'est qu'on ne fait jamais mieux comprendre Auguste Comte que par lui-même.

On l'a donné comme un maître à exploiter le prolétariat. Les socialistes, qui ne le connaissent pas, ou mal, s'en tiennent à cette opinion préconçue, quand ils en ont une. Il y a peut-être aussi que Comte est vraiment un émancipateur. Un jour, M. Jaurès, voulant sans doute effaroucher un prolétaire de son présumé prestige de docteur en Sorbonne, disait à un ouvrier positiviste : « Il n'y a plus que vous pour être encore positiviste ». On verra bien.

L'évangile d'exploitation capitaliste, c'est l'économie politique. Or voici ce qu'en dit Auguste Comte, dans son *Cours*. Les socialistes n'en ont pas fait une critique plus serrée, plus décisive :

« L'économie politique a également son mode spécial de systématiser l'anarchie ; et les formes scientifiques qu'elle a empruntées de nos jours ne font, en réalité, qu'aggraver un tel danger, en tendant à le rendre plus dogmatique et plus étendu. Car cette prétendue science ne s'est point bornée, quant au passé, à critiquer d'une manière beaucoup trop absolue, la politique industrielle des anciens pouvoirs européens qui, malgré ses inconvénients actuels, avait certainement exercé longtemps une influence utile, et même indispensable au premier développement industriel des sociétés modernes. Il y a bien plus : l'esprit général de l'économie politique, pour quiconque l'a convenablement apprécié dans l'ensemble des écrits qui s'y rapportent, conduit essentiellement aujourd'hui à ériger en dogme universel l'absence nécessaire de toute intervention régulatrice quelconque, comme constituant, par la nature du

sujet, le moyen le plus convenable de seconder l'essor spontané de la société ; en sorte que, dans chaque occasion grave qui vient successivement à s'offrir, cette doctrine ne sait répondre, d'ordinaire, aux plus urgents besoins de la pratique, que par la vaine reproduction uniforme de cette négation systématique, à la manière de toutes les autres parties de la philosophie révolutionnaire. Pour avoir, plus ou moins imparfaitement, constaté dans quelques cas particuliers, d'une importance fort secondaire, la tendance naturelle des sociétés humaines à un certain ordre nécessaire, cette prétendue science en a très vicieusement conclu l'inutilité fondamentale de toute institution spéciale, directement destinée à régulariser cette coordination spontanée, au lieu d'y voir seulement la source première de la possibilité d'une telle organisation. »

Si l'antagonisme des classes ouvrière et bourgeoise est dû aussi à l'anarchie économique spontanée que fit surgir le machinisme et aux excitations qui enveniment « cette fatale séparation, en tendant à détacher radicalement les ouvriers de leurs véritables chefs naturels, pour les placer sous la direction démagogique des rhéteurs et des sophistes les plus étrangers aux saines habitudes laborieuses », Auguste Comte n'hésite point à signaler « cette scission croissante entre les têtes et les bras, comme devant être beaucoup plus reprochée à l'incapacité politique, à l'incurie sociale, et surtout à l'aveugle égoïsme des entrepreneurs qu'aux exigences démesurées des travailleurs ». Et il ajoute : « Outre que les premiers n'ont jusqu'ici nullement profité de leur ascendant social pour tenter de garantir les seconds contre la séduction des utopies anarchiques par l'organisation

positive d'une large éducation populaire, dont ils semblent, au contraire, irrationnellement redouter l'extension indispensable, ils ont évidemment succombé à leur ancienne tendance à se substituer aux chefs féodaux, dont ils convoitaient la chute nécessaire, sans hériter pareillement de leur antique générosité envers les inférieurs... Cette immense lacune se fait de nos jours plus profondément sentir, d'abord par une tendance trop fréquente des hauts fonctionnaires industriels à utiliser leur influence politique pour s'attribuer, au détriment du public, d'importants monopoles, et ensuite, par une disposition plus directe et plus générale, à abuser de l'inévitable puissance des capitaux, pour faire presque toujours dominer les prétentions des entrepreneurs sur celles des travailleurs, dans leur antagonisme journalier, dont la nature, encore exclusivement matérielle, n'est pas même réglée d'après une véritable équité... Il faut surtout remarquer l'aveuglement doctoral de la métaphysique économique qui, en présence de pareils conflits, ose couvrir son impuissance organique d'une irrationnelle déclaration sur la prétendue nécessité de livrer indéfiniment l'industrie moderne à sa seule spontanéité désordonnée. »

Auguste Comte est bien un philosophe du peuple, pour le peuple.

G. DEHERME.

(A suivre.)

Revue des Opinions, des Faits et des Idées

LA MAUVAISE COLONISATION

Les Annamites sont mécontents de l'Administration française, et ils ont de sérieux motifs de l'être. On emprisonne, on déporte, on exécute les plus criards, les plus turbulents, les plus menaçants. Et il le faut sans doute. Mais au lieu de faire cesser les abus insupportables, on s'y entête, on continue. C'est la colonisation comme l'entendent les politiciens d'affaires, qui se disent des « coloniaux », et qui sont, en réalité, les pires ennemis de la colonisation.

Dans *la Grande Revue*, un Annamite intelligent et brave, si ce n'est un Français averti et honnête, dénonce cette colonisation alimentaire qui prépare les catastrophes. L'article tout entier est émouvant et serait à reproduire. Nous devons nous borner à quelques courts extraits :

« Un indigène qui gagnait, en 1885, 0 fr. 15 par jour payait 0 fr. 05 de sel, parce que nous ne vivons que de riz et de saumure. Vous avez créé le monopole, la ferme du sel, avec laquelle, sur un pays de 8 millions d'âmes, un homme seul réalise des bénéfices nets de plus de un million par an...

« Encore un monopole, la ferme de l'alcool... Pas grand mal encore, mais j'ai lu le rapport d'un administrateur français et la réponse du directeur des Douanes, où il n'était rien moins question que d'imposer à chaque village une consommation minimum d'alcool d'après le nombre de têtes...

« L'opium. Au moment où la Chine essayait de chasser le poison et promulguait une loi de prohibition, vous lui avez ouvert les portes de l'Indo-Chine... L'opium, chassé

de Chine, se réfugie au sud ; Français et Annamites s'en empoisonnent comme de gageure, pour le plus grand profit de la Régie...

« Interprète à Nam-Dinh (pays de delta d'alluvions), j'y ai vu construire une superbe et chère route de pierres. « Bonne chose pour le commerce », dis-je. — « Oh ! répondit l'agent voyer, l'administrateur va avoir une automobile. » Autre : Un administrateur dont la femme, affectionnait les tentures (en soieries de Lyon) en commande, sur le budget provincial, pour 8.000 piastres (20.000 fr.). Le résident part. Vient un autre dont la femme, noble à idées modernes et hygiéniques, veut des vernis. Un peintre de Hà-Noï, M. Bary, appelé, plaque 4.000 piastres (10.000 fr.) de peintures et roule les soieries au grenier. — Même province : Une filature de soie qui n'a jamais marché touche une prime annuelle de 40.000 francs. Cela suffit à assurer 12.000 francs au directeur et 6 p. 100 aux actionnaires. Pourquoi se donner du mal ? Je ne parle pas de l'éclairage de la ville de Hà-Noï. Les chiffres y sont plus gros...

« Vos gouverneurs, vos administrateurs ignorent le pays et ses besoins. Ils ne viennent pas gouverner, administrer, ils viennent vivre...

« Les pirates s'en donnent, puisque officiellement votre règle est : pas d'histoires. Vous avez donc supprimé les pirates... dans les rapports. Et vous censurez sévèrement les commandants de milice assez naïfs pour en pincer...

« Je ne parle pas du bluff de l'École de médecine indigène de Hà-Noï, avec 25 élèves, mais qui donne 30.000 francs d'appointements à son directeur ; ni de l'Université Indo-Chinoise, cet autre bluff, dans un pays qui compte à peine 5.000 primaires et qui n'a pas d'enseignement secondaire véritable...

« Vous avez apporté en Indo-Chine la civilisation européenne, les chemins de fer, et cela n'a pas empêché, à la famine de 1906, 35.000 Tonkinois de mourir de faim... »

L'auteur de cet article, Nguyễn-Van-Nam, est un courageux citoyen. « Qui comprend l'Annamite en France ? demande-t-il. Qui dira au ministre des Co-

lonies les souffrances de tout ce peuple et tout ce qu'on a négligé de faire ? »

On voudrait lui faire savoir que les Français, en terre de France, sont traités comme les Annamites, et par la même bande.

Lorsque la France, cessant d'être pillée et nous pillée par cette bande, sera dirigée par un Gouvernement véritable, elle aura aussi une méthode de colonisation humaine, et ses protégés d'Annam ne songeront plus à faire appel à la « civilisation » japonaise contre la « barbarie » française.

P.-J. PROUDHON

Pierre-Joseph Proudhon est né à Besançon le 15 janvier 1809. Sa ville natale célèbre aujourd'hui son centenaire. Cet « aventurier de la pensée » fut aussi un beau type d'humanité. Nous en parlerons quelque jour. En attendant, on peut lire *P.-J. Proudhon*, par Édouard Droz (3 fr. 50, librairie de *Pages libres*, 17, rue Séguier).

L'ART HUMAIN

Sous ce titre, *la Revue Occidentale* du 1^{er} mars 1880 publiait ce sonnet de M. Ch. de Pomairols, inspiré du meilleur esprit positiviste. On sait que l'Académie française va s'ouvrir pour ce pur poète :

*O chère Humanité, nous, artistes, poètes,
Architectes, sculpteurs, peintres, musiciens,
Laissant leur rôle abstrait aux théoriciens,
C'est à nous de charmer tes veilles inquiètes.*

*Nous voulons, surpassant les vieux magiciens,
Donner à ton repos de si splendides fêtes,
Ennobler ton travail d'images si parfaites
Que tu ne songes plus aux paradis anciens.*

*Ta maison n'ouvre plus sur cet espace vide
Où tu lançais jadis tant d'espérance avide,
Mais nous rendrons pour toi ton logis enchanté*

*Et de ce palais clos nous te ferons un temple
Dont tous les ornements rediront ton exemple
Et ton nom et ta gloire, ô chère Humanité!*

LES AVORTEMENTS

Dans son livre, *Erreurs sociales et Maladies morales*, le docteur Ch. Fiessinger nous dit que M. Bois-sard, accoucheur de l'hôpital Tenon, a établi que, de 1898 à 1904, en vingt-six ans, le pourcentage des avortements annuels a passé à l'hôpital Saint-Antoine de 6,8 à 18,5 p. 100; à Boucicault, de 7,8 à 17,7 p. 100; à Tenon, de 5 à 15 p. 100.

PAR TOUS.

Les Livres qui font penser

Reliques d'une âme, par CHARLES BRUNET, 3 fr. (Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine). — Comme le dit Edmond Thiaudière dans les premières lignes de sa quasi-paternelle préface, « ce livre est un reliquaire, où des mains pieuses ont enchâssé les reliques d'une âme très noble, qui, après avoir jeté autour d'elle une vive lumière juvénile, s'est prématurément éclipsée par delà l'horizon humain ».

Charles Brunet, président de l'*Association de la Paix par le Droit*, est mort le 7 mars 1897. Il n'avait pas vingt-sept ans. Il a donné plus que des promesses, et on le voit par ce livre; mais ces promesses étaient grandes...

Comme il arrive pour les esprits très élevés, son cœur était plus haut encore. Il n'est pas une page de ce livre qui ne manifeste tout ce que peut être une intelligence qui se laisse guider par le cœur, sans toutefois s'y asservir aveuglément.

C'est de la pensée sentie, toujours, et par là qui pénètre

et vivifie. Voilà un livre pour nos jeunes gens ! Ils y apprendront comment se prépare une bonne et belle vie.

Les grandes aspirations d'une âme ardente ne sont pas contraires à la sagesse. Dans ces pages, philosophiques, littéraires, simplement amicales parfois, il y a toujours un robuste bon sens. Voici, par exemple, ce que Charles Brunet, à vingt ans, écrivait à un ami de trois ans plus jeune que lui : « Il faut s'en tenir à quelques principes généraux, à quelques convictions, simples, reconnues vraies, une fois pour toutes ; il faut écarter, autant que possible, toute préoccupation métaphysique, et plus tard, quand on a obtenu des résultats pratiques, quand l'expérience a mûri les idées, on cherche à plus approfondir. Plus tard encore, après un nouveau stage, on y revient de nouveau, modifiant ce qu'il faut modifier, et c'est ainsi, en n'oubliant jamais que l'intelligence humaine est bornée et qu'il faut se résoudre à ignorer bien des choses, c'est ainsi qu'on arrive enfin à se faire une philosophie qui soit reposante et solide, dépouillée de tout préjugé, de tout parti pris. »

Ses méditations philosophiques, ses rêveries spiritualistes, ses réflexions politiques, ses abandons d'affection s'inspirent d'un haut idéal et sont réglés par un cerveau bien ordonné.

Pourquoi faut-il que de tant de fortes qualités il ne reste que des images, des pensées et des regrets ?...

Les Idées et les Formes. Antiquité orientale, par PÉLADAN. 3 fr. 50 (*Mercur de France*, 26, rue de Condé). — Ce livre est pour nous apprendre à voir. « Il faut avoir vu, nous dit Péladan ; c'est le complément d'avoir lu. La Grèce respire aux métopes du Parthénon comme dans les tragédies de Sophocle : l'Égypte nous a légué ses temples et non ses textes. On le comprend aujourd'hui : le musée fait suite à la bibliothèque et la connaissance des formes est nécessaire à la compréhension des idées. Jusqu'à l'imprimerie, l'art a été l'expression sentimentale de l'humanité. Quel livre raconte le moyen âge comme une cathédrale ? »

Ce sont ses temples qui expriment l'âme d'un peuple. L'Art est une langue universelle et éternelle. « Le Beau est le mystère des formes. Il faut donc une initiation pour le comprendre en même temps qu'une disposition. »

Cet ensemble panoramique des civilisations créatrices, avec ses brefs aperçus, bien classés, choisis pour marquer les dates décisives, constitue bien un « index de l'évolution humaine ».

« Ni scolaire quoiqu'il contienne les éléments de l'archéologie ; ni d'enseignement transcendantal quoiqu'il tende à ses conclusions synthétiques : ce livre est corollaire des anciennes humanités et s'adresse à ceux qui ont déjà lu et qui veulent étendre le domaine de leurs connaissances. Plus qu'un résumé, moins qu'un traité. c'est un outil de travail, propre à faciliter le développement du sens esthétique. » L'ouvrage est divisé en six parties : l'Égypte, Kaldée et Assyrie, la Chine, les Sémites, les Aryas ou Indo-Européens, les Aryas d'Asie Mineure.

Œuvre d'esthéticien surtout ; et là, où Péladan est maître, à louer sans réserve.

Erreurs sociales et Maladies morales, par le docteur Ch. FIESSINGER, 3 fr. 50 (Perrin, édit., 35, quai des Grands-Augustins). — Voici un livre utile. J'entends un livre qui avertit.

L'auteur dénonce quelques erreurs en science et en histoire. Elles proviennent de la présomption des savants qui prétendent juger du supérieur par l'inférieur, définir le général par le particulier. Les fausses sciences sont plus loin de la vérité humaine que la saine ignorance qui, à tout le moins, n'est pas incompatible avec le bon sens.

Les erreurs morales sont plus graves. C'est une grosse question. Il y faudrait plus d'un chapitre et même plus d'un volume pour la traiter à fond. Néanmoins, M. le docteur Fiessinger montre le danger croissant qui menace la société française. S'il ne dit pas tout, il en dit assez pour qu'on y réfléchisse, et en termes excellents.

Enfin, dans la dernière partie, il nous parle des « maladies et attitudes morales ». C'est encore mieux de sa compétence. Contrairement à la vicieuse tendance des médecins matérialistes, qui ne sont que des « vétérinaires », il sait que l'influence du moral sur le physique est considérable.

Après avoir fait remarquer à ses lecteurs combien l'anarchie intellectuelle et morale suscite et développe les

névroses, il nous dit : « Le meilleur remède à opposer aux psycho-névroses est l'éducation de la sensibilité. Le sujet sent vivement, il faut lui apprendre à construire dans son cerveau des digues qui arrêtent le flot trop véhément des impressions sensorielles. Le sentiment du devoir fermement inculqué dès les premières années a chance de réprimer les sollicitations impétueuses qui viennent assaillir la sensibilité. Le sentiment du devoir, et cela on ne se le rappelle pas assez, affine en nous les deux qualités maîtresses qui permettent d'acquérir la maîtrise de soi : la réflexion et la volonté. Se maintenir dans le droit chemin suppose, chez les natures nerveuses, le rejet, après réflexion, des conditions qui risquent de nous en écarter. Quant à la volonté, elle naît forcément de la détermination que nous avons prise de suivre la voie que nous avons reconnue la plus conforme aux aspirations élevées de notre nature. » Or, ajoute l'auteur, « chacun réduit sa charge de devoirs, bien heureux d'en reporter le poids sur les épaules de l'État qui se soucie fort peu de créer des hommes de devoir pourvu qu'il se prépare des générations dociles d'électeurs. Et tout ce monde élevé de la sorte se gonfle, péroré, s'indigne contre le rang social qui lui est assigné. Les causes de nombre de psycho-névroses, inutile de les chercher ailleurs. »

Malheureusement, il semble que M. le docteur Fiessinger incline à un vague mysticisme. Il nous propose le retour aux croyances religieuses. Lesquelles ? S'il entend par là le catholicisme, c'est dire que le remède à la maladie est de se bien porter.

C'est que la croyance, quelle qu'elle soit, n'est pas toujours une discipline. Le spiritisme est une croyance, et nous savons qu'il conduit au cabanon. Il faut que la croyance réunisse, par rapport à un temps, à une race, les conditions d'une religion. J'entends d'une religion socialisée. On les connaît. C'est moins le Christ que la force sociale de l'Église qui a fait l'admirable éducation des Français.

Est-ce à dire qu'il faille revenir à l'Église ? Pour les croyants et les demi-croyants, pour tous ceux dont l'âme aspire encore au surnaturel, pour tous les vagues spiritualistes, oui, certes. Mais pour les autres, ceux dont l'esprit a définitivement franchi les états théologique et

métaphysique, — ce qui leur permet de les mieux comprendre en sympathie, — ce serait en vain qu'on les y inviterait. Ceux-ci, c'est à la religion positive qu'ils doivent adhérer. Le salut du pays, d'abord, du monde occidental ensuite, de la planète enfin, par l'unité morale et intellectuelle indéfectible, est là.

C'est la conclusion qui se dégage, un peu malgré l'auteur, peut-être, de ce bon livre.

Gli Aforismi del Bene e del Male, par VANNI KESSLER, avec une préface d'Edmond Thiaudière (Édition de la Florita). — Notre collaborateur Edmond Thiaudière nous communique une intéressante plaquette d'un de ses amis italiens, le sous-lieutenant Vanni Kessler, laquelle porte ce titre facile à traduire: *Gli Aforismi del Bene e del Male*, et dont il a écrit la préface. Il a cité avec éloge dans cette préface quelques-uns des aphorismes de l'auteur et notamment celui-ci qu'Alceste aurait certainement contresigné :

« Voulez-vous faire du bien ? Ne faites jamais aux autres ce que les autres vous font. »

Et cet autre :

« Il y a des jeunes qui sont déjà vieux, et des vieux qui sont encore jeunes ; pourquoi ? Il faut leur demander quel âge ils avaient quand ils ont commencé à souffrir. »

Et cet autre encore :

« Ne souhaitez jamais à un homme d'être toujours heureux dans le cours de sa vie : ce serait lui souhaiter un mal. »

Et cet autre enfin :

« Un conseil aux vaniteux : Ne cherchez pas à paraître ce que vous n'êtes pas, mais tâchez d'être ce que vous voulez paraître. »

Le même jeune écrivain a publié récemment un recueil de vers : *Tempo Perso* (Temps perdu) où il n'y a pas que des sons mélodieux, mais aussi, chose plus rare, de beaux sentiments et de fortes pensées.

Les Hallucinations télépathiques, par N. VASCHIDE, 1 fr. 50 (Bloud, éd., 7, place Saint-Sulpice). — Depuis la publication des *Phantasms of the Living*, de Gurney,

Myers et Podmore, on entend par « hallucination télépathique » des « phénomènes qui peuvent nous offrir quelque raison de supposer que l'esprit d'un ait agi sur l'esprit d'un autre, sans que l'on ait prononcé une parole, ou écrit un mot, ou fait un signe ».

Dans leur livre, dont le retentissement manifeste le désarroi de la mentalité actuelle, Gurney, Myers et Podmore concluent : « 1° L'expérience prouve que la télépathie, c'est-à-dire la transmission des pensées et des sentiments d'un esprit à un autre sans l'intermédiaire des organes des sens, est un fait ; 2° le témoignage prouve que des personnes qui traversent quelque grande crise ou qui vont mourir apparaissent à leurs amis et à leurs parents, se font entendre par eux avec une fréquence telle que le hasard seul ne peut expliquer les faits ; 3° les apparitions sont des exemples de l'action supra-sensible d'un esprit sur un autre. »

Après sa propre enquête, M. Vaschide a pu avancer une explication positive de ces coïncidences psychiques par « le parallélisme psychologique et affectif qui consiste en une sorte d'harmonie préétablie ». Les individus qui s'aiment et qui vivent l'un près de l'autre s'impressionnent mutuellement. Il se forme comme un mimétisme intellectuel. « Avec l'âge, une forme mentale stéréotypique se dessine, et la manière dont notre intelligence se renferme sur soi-même engendre par soi-même une ankylose du milieu intime où l'on a vécu plutôt que celui où l'on vit. »

M. Vaschide a constaté dans presque tous les cas de soi-disant télésthésie observés par lui l'idéation sourde, subconsciente, dont la source est bien dans le parallélisme psychique.

En somme, les « hallucinations télépathiques n'existent pas indépendamment comme phénomènes bien établis » ; elles « ne reposent sur aucune donnée mentale ». C'est la conclusion que le bon sens, qui est toujours le plus court chemin d'une réalité à une autre, avait formulée depuis longtemps.

G. DEHERME.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

Bernard GRASSET, Éditeur

7, rue Corneille, 7. — PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

- EMILE BAUMANN. — *L'Immolé*, roman, un vol. in-16, prix . . . 3 50
CLAUDE LORRIS. — *Les Nuages s'amoncellent*, roman, un vol.
in-16, prix 3 50
CONSTANTIN PHOTIADÈS. — *Les Hauts et les Bas*, roman, un vol.
in-16, prix. 3 50
LÉON LAFAGE. — *La Chèvre de Pescadoire* (4^e édit.), recueil de
nouvelles, un vol. in-16, prix 3 50
ANDRÉ TUDESQ. — *Les Magots d'Occident*, recueil de nouvelles,
un vol, in-16, prix 3 50
-

**BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE SCIENCE
ET DE DROIT**

- D^r GRASSET. — *La Responsabilité des criminels*, un vol. in-16,
prix 3 5c
-

VIENT DE PARAÎTRE :

AUGUSTE COMTE

Discours sur l'ensemble du Positivisme

**Edition du Cinquantenaire, avec notes, sous-titres et table analytique,
1 vol. de 425 pages. 3 fr. 50**

A LA REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE

2, rue Antoine-Dubois, PARIS

Bernard GRASSET, Éditeur
7, rue Corneille, 7. — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

La Démocratie Vivante

PAR GEORGES DEHERME

(1 vol. in-8 carré de 400 pages. — Prix : 4 fr. 50 ; franco : 5 fr.)

BLOUD & C^{ie}, Editeurs

7, Place Saint-Sulpice — PARIS (TÉL. 722-99)

L'Afrique Occidentale FRANÇAISE

ACTION POLITIQUE

ACTION ÉCONOMIQUE

ACTION SOCIALE

Par GEORGES DEHERME

(1 vol. in-8 carré de 528 pages. — Prix : 6 fr. ; franco 6 fr. 60)

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}